

Études littéraires africaines

BESSORA, *53 cm*, Le Serpent à plumes, 1999

Daniel Delas



Numéro 11, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041891ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041891ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2001). Compte rendu de [BESSORA, *53 cm*, Le Serpent à plumes, 1999]. *Études littéraires africaines*, (11), 44–45. <https://doi.org/10.7202/1041891ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

■ BESSORA, 53 CM, LE SERPENT À PLUMES, 1999

Bessora est une jeune romancière née en 1968 en Belgique de père gabonais et de mère suisse. Ce qui n'est pas si simple que ça à vivre au quotidien. Car c'est moins de ce métissage en soi que des absurdes problèmes bureaucratiques de nationalité et de carte de séjour qu'il engendre qu'elle a tiré la matière de ce premier roman.

Roman ? On pourrait aussi bien parler de chronique ou de journal des tribulations d'une fille caramel, sans race, sans identité, sans papiers, qui rame pour acquérir pour elle-même et sa petite fille Marie un droit à exister. Le mot-miracle, le sésame des sésames, c'est le mot *ca't de séjou'* qui rythme la vie de ceux qui hantent les salles d'attente des officines chargées de délivrer ces papiers.

La ca't de séjou' étudiant ! Je l'ai ! Je l'ai ! Mention passable seulement.

- Félicitations. Vous serez convoquée à l'OMI cet été pour un contrôle médical.

Dans un an il faudra renouveler votre carte.

M'en fous. Examen réussi : j'ai ma licence-cat' de séjou'. Bon, ce diplôme ne dure qu'un an. Bah. Après je passerai la maîtrise-cat' de séjou', et puis le DEA-ca't de séjou'.

Après ? Je m'inscrirai en thèse-ca't de résident ; avec cette thèse-ca't, on en prend pour dix ans. Je finirai par une thèse d'État-ca't d'identité. Avec celle-là, on en prend pour toute la vie.

Au fil d'un récit décousu, Bessora enfile les scènes burlesques qui composent petit à petit une satire aussi désopilante que désespérante des bureaucrates français, pas vraiment méchants mais indifférents et surtout banalement, quotidiennement et obstinément racistes.

La race, c'est d'ailleurs l'autre fil qui trame cette chronique et lui donne son titre. Si les questions des bureaucrates ne portent en effet que sur des questions d'appartenance exclusive à telle ou telle nationalité, le regard des autres interroge racialement le métis : "A quelle race appartenez-vous ? Prouvez-le !". Or de ses études d'anthropologie, l'héroïne Zara a retenu le ridicule des réponses de l'anthropométrie raciste à la Montandon, ce qui donne lieu à des dialogues délirants du genre de celui-ci :

Gwen fouille dans une armoire, et ramène un mètre de couturier. Elle s'approche de moi et mesure mon tour de fesses :

- 530 millimètres. Tu ne passeras pas l'hiver ma chérie : il te manque au moins 241 millimètres pour rivaliser avec la vénus stéatopyge. Es-tu bien sûre d'être d'ascendance négroïde ?

-.Oui. Bizarrement, c'est à mon ascendance négroïde que je dois mon prénom Maigre aux fesses. Qui sait, peut-être suis-je une stéatopyge à l'envers.

- 53 centimètres, dit Gwen, c'est peu. Cuvier n'en croirait pas son mètre de couturier : dans quelle race classer un individu présentant un si faible périmètre fessier ? Car la fesse fait la race, non ?

L'humour, on le voit, est encore un petit peu potache et le ton est plus celui de la farce que de la satire. L'auteur fait néanmoins preuve d'un tonus réjouissant pour relater ces discours cocasses et ces situations farfelues qui ne sont peut-être pas si éloignées de la réalité que certains feignent de le croire, pour le confort de leur bonne conscience blanche et occidentale.

■ Daniel DELAS

■ BIYAOULA DANIEL, *L'IMPASSE*, PARIS, PRÉSENCE AFRICAINE, 1996

■ NGOYE ACHILLE, *SORCELLERIE À BOUT PORTANT*, PARIS, GALLIMARD, 1998

Si nous publions ci-dessous un compte rendu consacré à des ouvrages antérieurs à 1999, c'est en raison de l'intérêt tout particulier de la question traitée, celle du retour.

Je voudrais montrer à partir de ces deux exemples romanesques récents, *L'impasse* de Daniel Biyaoula et *Sorcellerie à bout portant* d'Achille Ngoye, que le pattern initial des retours dont on peut dire qu'il commence avec *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane est demeuré rigoureusement le même, hier et aujourd'hui, qu'il s'agisse d'intellectuels ou des travailleurs immigrés. Car la question fondamentale qui se trouve posée au terme de l'aventure de Samba Diallo est moins celle du retour que la question de l'irruption de l'Europe en nous, c'est-à-dire de la consubstantialité de l'Autre dans l'être africain. Pourquoi a-t-il fallu en définitive que le séjour en Occident s'impose au colonisé comme une incontournable nécessité et même comme une espèce de fatalité ? Pourquoi surtout faut-il que l'Euramérique redéfinisse notre identité et nous impose une renaissance, souvent au prix d'une incroyable tourmente ?

La première partie du récit de Biyaoula est consacrée au voyage que Joseph Gakatuka, qui vit en France depuis quinze ans, a décidé d'effectuer au pays natal. Ce faisant, il quitte, pour la première fois, la Française Sabine avec qui il vit. Mais avant d'en venir à l'accueil qui lui est réservé en Afrique, il est préférable de s'arrêter sur le flash-back que Biyaoula nous propose dans ce qu'il appelle la "Deuxième constriction" et qui nous résume en quelque sorte les temps forts de sa vie en France. Nous apprenons qu'en métropole Joseph Gakatuka fait quotidiennement l'expérience des stéréotypes que les Français, autant ses congénères de travail que les parents de Sabine, peuvent avoir de l'Afrique et des Africains. D'ailleurs, les propos du personnage de Biyaoula frisent par endroits la caricature et se lisent comme une pastiche de "L'expérience vécue du Noir", chapitre V de *Peau noire masques blancs* (1952) de Frantz Fanon.

En plus d'être un objet de curiosité du simple fait de sa couleur, Gakatuka doit répondre à toutes sortes de questions sur les conditions épouvantables et inhumaines dans lesquelles vivent les Africains : "Il